

LUCIEN, PAUL FAREN, 22décembre 1914

Ce 21 décembre 1914, Lucien, Paul Faren, avec ses compagnons, avait pris position près du moulin de Raffecourt. Pour cela, ils durent franchir un mur de feu : artillerie et tirs des Allemands. Au loin, vers le couchant, il distinguait Verdun dans le milieu de l'après-midi. Son cœur battait fort. Ceux du 40e, après avoir dépassé un village en ruine et s'être embourbés dans des champs de betteraves, s'étaient exposés sur une pente nue, d'où les réactions ennemies. Une fois de plus, Lucien s'en sortait. Mais il pleuvait, la boue et la pluie, le froid, la neige bientôt. Lucien regardait son pantalon rouge : de quoi faire une belle cible, mais à présent, sa tenue n'était qu'un bloc boueux et trempé. Il n'avait qu'un peu de pain à manger.

Mais, il était vivant, pas blessé.

Lucien, Paul Faren venait à peine de passer ses vingt ans, depuis quatre mois. Il revit la petite maison de La Diote où se trouvait sa mère que les voisins appelaient Rosalie ou Rose : elle faisait les meilleurs civets de lapin du coin. Il voyait la génoise du toit, la treille au-dessus de la porte et son père Augustin-Marius, mineur à Saint-Savournin. Lui-même, Lucien, travaillait au même puits. Au début, il trouvait que c'était dur : il ne le dirait plus jamais. Il imaginait le petit jardin potager et les vignes sur les bancaous avec le figuier. Et son école à La Tour, le certificat d'études. Le maître, en géographie, avait parlé de Verdun... Des balles sifflèrent au-dessus des têtes. Faren s'était aménagé un trou avec des branches, comme un poste de chasse pour les grives : cette année, elles étaient passées sans lui. Des tirs ennemis s'enfonçaient dans la terre. Faren aurait aimé avoir un casque comme ceux d'en face, il ne disposait que d'une casquette couleur garance. À présent, il fallait attendre les ordres : marche, contremarche, tout semblait confus, brouillon, pas comme dans une battue au sanglier.

Maintenant, on devait espérer dormir. Comment faire avec le bruit de l'éclatement des balles, le ventre vide, rien à boire et les souvenirs ? Faren finit par somnoler, quand il émergea, il comprit qu'il participait à une relève. Pas loin, se trouvait le 55e régiment, lui, c'était le 40e : la relève pour des gars plus fatigués que lui. Dans le bois des Forges, en bas, sous les arbres, les Allemands : on ne voyait rien.

Vers le début du lever du jour, le 22 décembre, autour de huit heures, des renforts, des hommes avec des gangues de boue jusqu'aux genoux, presque des statues. Dans le jour sale, eau et neige mêlées, ordre d'attaquer le bois, en déloger l'ennemi. Faren a l'impression de se traîner au milieu de la canonnade et de la mousqueterie. Sa baïonnette est couverte de terre, ses mains sont boueuses, son fusil maculé d'argile, ça tire de partout. Il avance lentement, arrache de la vase un pied après l'autre...

Et puis, il ne voit plus rien, c'est huit heures quarante-cinq ou neuf heures. Faren a reçu un coup formidable, il ne sait pas où mais il est tombé juste devant les premiers arbres du bois des Forges : il n'a vu aucun Allemand. Lucien, Paul Faren était encore un enfant.

Pourtant, il s'était laissé pousser un peu de moustache.